

Cependant cette existence, déjà si étroite, se trouvait trop onéreuse. Le dimanche suivant, après le dîner que, cette fois encore, en l'honneur de Guillaume, Tiomane avait fait apporter dans la chambre, malgré le léger surcroît réclaté pour le service, la jeune fille tira une enveloppe de sa poche et en sortit trois billets de mille francs qu'elle étala triomphalement sur la table.

— Voici votre dessert, marraine ; je veux que vous soyez bientôt chez vous, dans vos meubles. . . . Ceci va me permettre de monter notre nouveau ménage. . . .

Ce trésor représentait le capital et les intérêts de cette somme déposée autrefois, à son nom, à la Caisse d'épargnes de Berck, par sa bienfaitrice. Elle la destinait à leur petite installation, un chez-soi où l'on dépenserait moins, tout en vivant mieux. La marraine protesta contre cette offre généreuse.

— Eh quoi ! s'écria Tiomane, quand je vous suis encore une charge. . .

D'ailleurs, elle exigeait. . . et ne disposait-elle pas de la caisse générale ?

A la vérité, madame de Sorgues et Maritza envisageaient comme une délivrance leur départ de cette maussade maison où tout leur déplaisait, leur répugnait. Guillaume ne savait qu'approuver et admirer la sage prévoyance de celle qu'il continuait à nommer sa *grande sœur*. Il avait été peu accoutumé à l'épargne, lui aussi, et il eût été fort en peine, à cet égard d'aider de ses conseils. Il avait déjà fort à faire de veiller sur lui afin de ne pas trop tôt vider sa bourse. Tiomane fronçait légèrement le sourcil quand elle l'apercevait, à chaque arrivée muni de trois bouquets de violettes, qui valaient bien cinq sous pièce, et qu'il payait quinze, sans songer à marchander. Mais elle n'osait rien dire et acceptait le sien avec son sourire d'intime contentement : sa lèvre joliment relevée, bien au milieu, sur ses dents nacréées.

Dès le lundi matin Tiomane se mit en route. Qui a connu ces courses, si désagréables et si pénibles, à la recherche d'un logis parisien, imaginera difficilement encore l'accablante fatigue de la jeune fille au bout d'une semaine d'exploration, obligée de se diriger seule dans la grande ville inconnue, ignorante du parcours, des distances, abusant de la marche pour économiser les omnibus. Elle réussit pourtant à battre tous les quartiers, le hasard trancha l'alternative.

Un matin, au déjeuner de la table d'hôte, une vieille demoiselle parla du désir d'une de ses amies de céder à la fois logement et meubles, afin de retourner vivre en province. Une description pompeuse suivit. Le chiffre du loyer, quatre cents francs par an, attira l'attention de Tiomane. Elle s'informa de l'adresse.

Le soir elle rentra, enchantée. Madame de Sorgue et Maritza ne purent obtenir d'autres réponses à leur curiosité que celle-ci :

— Vous jugerez vous-mêmes.

Le lendemain, dans l'après-midi, toutes les trois partirent, légèrement agitées et impatientes. C'était près de là : rue d'Assas.

Une maison d'apparence convenable, une porte cochère, une loge de concierge très propre. . . . Grand Dieu ! il s'agissait de monter au cinquième.

— Allons, marraine, dit câlinement Tiomane, l'escalier est doux. . . . il y a un tapis. . . .